

RECUEIL

DE

LEGENDES ET AUTRES

DANS LE COMPIEGNOIS

ET ALENTOURS

François DUCARME
(Octobre 2001)

TABLE DES MATIERES

COMPIEGNE

-1	La Chapelle Saint-Nicolas (au Pont)	P. 2
-2	Histoires de Sorcières	P. 2
-3	Les Souterrains	P. 2
-4	Histoires de puits	P. 3
-5	Hitler à Compiègne	P. 3
-6	La Tour Jeanne d'Arc	P. 3
-7	La Tour des Coquelets	P. 4
-8	Les Dormeurs de Compiègne	P. 5
-9	L'Orgue à vapeur	P. 6
-10	La femme aux chiens	P. 6
-11	La "Tuerie"	P. 7
-12	Le Saint Suaire	P. 7
-13	Miracle en la Ville	P. 7

EN FORET

-14	Philippe Auguste et le démon	P. 7
-15	Jehan d'Avesne et le dragon	P. 8
-16	La Guivre de la Forêt de Compiègne	P. 8
-17	Le Lycanthrope	P. 9
-18	Saint Marcoule et le lièvre	P. 9
-19	Saint-Corneille aux Bois : le cheval	P. 10
-20	Les Chevaliers de la Table Ronde	P. 10
-21	La Dame Blanche	P. 10
-22	L'Allée des Beaux Monts	P. 11
-23	O.V.N.I. en forêt (?)	P. 11
-24	Saint-Pierre en Chastre	P. 11
-25	Le Carrefour de la Ruine	P. 11
-26	Le Carrefour des Sept Morts	P. 11
-27	La Pierre Torniche	P. 12
-28	La Croix du Saint-Signe	P. 12

BITRY

-29	Génies malfaisants	P. 12
-----	--------------------	-------

CLAIROIX

-30	Le Mont Ganelon	P. 12
-31	Le Mont Ganelon : Jean et Jeannette	P. 13

JAUX

-32	Les Malins d'Jaux	P. 13
-33	Chès Noyeux d'Saints	P. 13

JONQUIERES

-34	La tombelle	P. 14
-----	-------------	-------

LA CROIX SAINT-OUEN

-35	Origine et saint Ouen	P. 15
-----	-----------------------	-------

ORROUY

-36	La Pierre Marie-Colette	P. 15
-----	-------------------------	-------

PIERREFONDS

-37	Le Mont Berny	P. 15
-----	---------------	-------

SAINT-JEAN AUX BOIS

-38	Sainte Euphrosine	P. 16
-----	-------------------	-------

SAINTINES

-39	La Fontaine miraculeuse	P. 16
-----	-------------------------	-------

VERBERIES

-40	Jeanne Harvilliers, sorcière	P. 16
-41	Les procès du Mercredi des Cendres	P. 17

VEZ

-42	Le Baudelot Blanc	P. 17
-----	-------------------	-------

VILLERS SUR COUDUN

-43	La Pierre Leu(n)froy ou Goutte-Goutte	P. 18
-----	---------------------------------------	-------

WARNAVILLERS

-44	La Grange du diable	P. 18
-----	---------------------	-------

-45	Dictons	P. 19
-----	---------	-------

LEGENDES ET AUTRES DANS LE COMPIEGNOIS ET ALENTOURS

COMPIEGNE

(1) LA CHAPELLE SAINT-NICOLAS (au Pont) :

Le Maître-Autel et le retable : « Suivant une tradition locale à cette époque de foi, un pauvre sculpteur italien, tombé malade à Compiègne, fut soigné à l'Hôtel-Dieu et revint à la santé. Pour témoigner aux sœurs sa reconnaissance, il dota leur Eglise d'un maître-autel et d'un retable de sa main.

Ceci se passait sous le règne de François 1^{er}. » (Daussy p.76)

(2) HISTOIRES DE SORCIERES :

Une sorcière fut trouvée en compagnie de deux crapauds qu'un prêtre avait baptisés. Elle s'en servait pour ses opérations magiques.

Le 5 Octobre 1639, le Prévôt des Marchands condamna pour sortilège, deux hommes, Pierre Picard, berger, et Edme Dubois, et une femme, Marguerite Delorme, le premier au bûcher, la sorcière au bannissement perpétuel hors de l'Ile de France, tandis que Dubois était renvoyé pour complément d'information. Les condamnés firent appel et le 2 Décembre de la même année, la cour de Paris infligea seulement à Pierre Picard et Marguerite Delorme neuf ans de bannissement hors de la prévôté et vicomté de Paris et du bailliage de Senlis. Edmé Dubois, relâché « hors de Cour et de procès », quitta aussitôt la prison.

Le diable emporta, le 3 Janvier 1717, en présence de sa mère, un jeune libertin de 20 ans qui avait voulu tuer celle-ci en jurant et blasphémant le saint nom de Dieu, pour avoir de l'Argent.

(3) LES SOUTERRAINS

On parle toujours d'un souterrain allant de Compiègne à Pierrefonds.

Maumau (Maurice Mansard me racontait le mois dernier, étant gamin, il jouait dans les fossés de la ville, près de la porte Chapelle. Il s'enfila dans un trou, continua dans le boyau et ... en sortie par le puits du prieuré de Saint-Pierre en Châtre (?) (François Ducarme)(11.9.98 et 29.1.99)

Une jeune femme, une vingtaine d'année pendant la guerre 40, s'était échappée de Compiègne par un souterrain et en serait sortie à ...Pierrefonds. (François Ducarme)(11.9.98)

Il y aurait une sortie de souterrain avenue Royale, le long de la clôture du Golf. C'est la direction de la route de Pierrefonds (FD. 11.9.98)

Un souterrain partirait du côté de la rue Saint-Antoine et aboutirait à la Croix du Saint-Signe.(F.D. 7.2.99)

(4) HISTOIRES DE PUIITS ::

Dans Compiègne, il existe encore de nombreux puits.

Une habitante de la Petite rue de Paris ne veut plus voir le sien. Un soldat allemand y aurait été jeté pendant la guerre 39/45.

Dans la cour de la Petite Chancellerie, 8, rue de la Sous-Préfecture, existe aussi un puits. Une femme avait l'habitude d'y puiser de l'eau. Quelle ne fut pas sa frayeur ! Elle entendit des grosses voix venant du fond du puits.

C'étaient des plaisantins qui, par un souterrain, avaient débouché au puits.

(5) HITLER A COMPIEGNE :

Mai 1940 bombardement du centre ville de Compiègne. 21 Juin 1940, Hitler vient à Compiègne. Il arrive de Spa, en Belgique. Toute la rue de Solférino brûle. Même, des soldats allemands ont lancé dans les ruines des torches pour que tout soit bien brûlé.

Le Führer ne trouve pas mieux, comme observatoire, que le balcon d'angle du quatrième étage d'un appartement du 47, rue Saint-Lazare, cet immeuble qu'on appelle la Grande Maison de la rue Saint-Lazare.

Quelqu'un l'a-t-il vraiment vu installé sur ce balcon contemplant avec « délectation » l'incendie du centre ville, l'incendie de la vengeance de 1918 ?

En fait, Hitler est bien venu à Compiègne pour préparer la signature de l'Armistice ce 21 Juin 1940. Il s'est arrêté à l'Hôtel de Sesseval (24, rue de la Sous-Préfecture) où était établi l'Oberstleutnantgeneral Buckler, commandant la place.

L'employée de maison des propriétaires de cette appartement raconte qu'avant d'évacuer, le logement avait été bien rangé. Au retour, elle retrouva l'appartement dans le même état, c'est-à-dire bien rangé, comme avant son départ.

(6) LA TOUR JEANNE D'ARC :

... Mais, jamais Jeanne d'Arc n'a été enfermée dans cette tour...

Peut-être que cette tour servit de belvédère et qu'elle y montât avec Guillaume de Flavy pour observer les allées et venues de l'ennemi. Jeanne d'Arc sortit donc de la ville en fin d'après-midi du 23 Mai 1430 par le pont Saint-Louis, dont on peut encore voir en entier deux des arches. Après une escarmouche et protégeant ses hommes jusqu'à ce que le dernier ait quitté la rive droite de l'Oise, elle se trouva entourée par l'ennemi dont un Picard qui la tira par sa huque, la désarçonnant. Jeanne était prise. Elle fut emmenée vers le château de Margny que l'on pourrait situé au pied de la côte, vers la rue des Gouttes d'Or... Commença, alors, son long périple vers Rouen. Jamais plus elle ne revint à Compiègne. A cette époque, l'ennemi n'y entra plus non plus. Il contourna la ville, passant par le gué de Venette ou sur un pont aménagé vers cet endroit (entre l'arrière de la Caserne des Pompiers et la rue de l'Eau à Venette). Il s'installa à une distance d'un jet et demi de flèche et construisit quelques bastilles dont une sur la chaussée Saint-Ladre, (au niveau du Haras et du Collège Jacques Monod) Les Compiègnois résistèrent jusqu'au mois d'Octobre. C'est à cette époque qu'arriva, enfin, des renforts arrivant par la Justice, (la rue du Maréchal Joffre : voir la plaque sur le mur). Les Compiègnois les apercevant, firent une sortie par la Porte de Pierrefonds, attaquant la bastille de Saint-Ladre, les femmes en tête. L'ennemi prit peur et abandonna la place. Les autres

bastilles furent désertées, laissant armement et victuailles. La ville était délivrée... C'était le 25 Octobre 1430. Mais, jamais Jeanne d'Arc n'entra prisonnière dans la ville...

(Cette tour est le reste du domaine de Beauregard appelée Tour Beauregard, Grosse Tour du Roi...)(FD 7.11.2000)

(7) « LA TOUR DES COQUELETS OU TOUR DU DIABLE » :

« Par un jour de fête ; comme il en était tant en ces siècles passés, un moine de Saint-Corneille, bon vivant comme tous avaient renommée, s'était rendu chez un ami du chapitre de Saint-Clément séant en la rue du Clos Bazile. (1)

- « Moine et chanoine se mirent à festoyer la dive bouteille, entre messe et vêpres. Ils mettent à sec une bonne demi-douzaine de brocs d'Orléanais et sacrent comme des païens que la feuillette entière y passera.

« Hola hé, ma bonne Adeline, te plaise aller nous quérir en ma cave bons flacons d'Orléannais de l'an passé. »

Mais, voilà que notre bonne Adeline remonte effarée avec force signes de croix. – « Le diable... pour sûr, c'est le diable qu'est là perché sur la futaille avec son corps noir et velu, ses cornes et sa queue fourchue. »

- « Cà, par le Coq de Saint Pierre, tu te gausses ! » disent les bons pères.

- « Sur mon âme, que je meure à l'instant si ce n'est pas point vérité de Dieu ! »

- Il fallait bien déloger le diable de la cave pour poursuivre bonne beuverie !

On se donne du cœur au ventre par quelques setiers de vin. L'un d'eux se munit d'un goupillon bien abreuvé d'eau bénite. L'autre se charge de la boire aux agnus (c'était (une) boîte contenant des cires en forme d'agneau, bénies par le pape).

Je ne sais pas si vous vous êtes trouvé en pareil cas, mais, le brave moine, pas rassuré pour autant, descend en agitant son goupillon de droite à gauche.

Le démon perd la tête, veut s'échapper, et, par malignerie, se réfugie dans la boîte aux agnus, à la stupeur de nos abbés.

On s'empresse d'aller porter le diable prisonnier jusqu'à Saint-Corneille. Mais, le diable se démène, soulève le couvercle avec ses cornes et s'échappe. Penauds, les moines se réfugient prudemment à l'église, réclamant miséricorde de Dieu. L'un d'eux en perd son bonnet et sitôt, le diable s'en empare.

Il se précipite vers la Tour Coquelet et en chasse les soudards qui la gardaient.

Le lendemain, au soleil levant, on aperçut, au sommet de la Tour, une petite tourelle en forme de bonnet carré, comme celui du moine.

Cette tourelle, poussée comme une corne sur la Tour, passa pour être l'œuvre du diable qui avait eu fantaisie d'en coiffer la Tour dont il fit son repaire.

Si on avait le malheur d'y passer à la douzième heure, le diable vous saisissait au corps, vous faisait tourner et vous lançait à la rivière.

Le quartier fut déserté, et appelé dès lors « à tous les diables ».

Le prieur de Saint-Corneille vint exorciser la Tour, et, en présence du peuple, on l'aspergea d'eau bénite, au vu de tous. La tourelle se désagrèga en laissant, au bord de la muraille, des échancrures causées par les griffes du démon.

Si vous ne me croyez pas, prenez un plan de Compiègne et cherchez l'avenue de tous les diables ! Si...elle y figure toujours ! » (2)

(texte de Raymond Oheix Avant Août 1981)

(1) Aujourd'hui Impasse Pasteur et Impasse Baudouin

(2) Cette avenue se situe à droite, le long du fossé du petit parc du château, en sortant de la Porte Chapelle.

(8) LES DORMEURS DE COMPIEGNE :

« Monsieur Dervillé lit, au nom de M. Paul Escard, une petite dissertation sur les Dormeurs de Compiègne. Ce sobriquet doit son origine à une négligence des chevaliers de l'arc de Compiègne qui, en 1684, avaient reçu de la Compagnie de Ham, le bouquet du prix général ou provincial, s'engageant à le rendre l'année suivante, et qui ne remplirent leur promesse qu'à la suite d'instances pressantes et réitérées, plus de trente ans après, en avril 1718. On en fit des gorges chaudes. Peut-on s'autoriser de ces plaisanteries pour qualifier les Compiègnois de Dormeurs ? Dans toutes les circonstances critiques leur patriotisme est resté en éveil. On le vit bien pendant la guerre de Cent Ans ; la Ligue et l'invasion de 1814. »

(P.V. de la Société Historique – Tome XX – 1911 P.39)

On attribue ce surnom pour d'autres raisons :

- Le roi avait offert aux Compiègnois une splendide fête en soirée. Personne ne vint.
- Des soldats de Compiègne arrivèrent trop tard à un combat.
- On dort très bien à Compiègne : il y aurait une dépression entre la rivière et la forêt.

(FD 14.6.99)

« Nous avons, dans ces clins d'œil, cité à une ou deux reprises « Les Dormeurs » de Compiègne, notamment lors de la parade des arquebusiers en 1729. C'était le sobriquet appliqué aux habitants de Compiègne que l'on répète parfois encore de nos jours, en dérision, sans en bien connaître la signification.

Essayons d'en retrouver l'origine.

Diverses hypothèses sont avancées. L'une prétend que le passage des diligences n'agissait pas sur le sommeil des Compiègnois, cela ne semble pas avoir beaucoup de consistance. L'autre se réfère au bouquet provincial que la Compagnie des archers de Compiègne avait reçu de la Confrérie de Ham et ne l'avait pas rendu selon les statuts et usages depuis plus de trente ans. On nous rapporte que les Chevaliers de l'Arc de Noyon et de Roye se concertèrent pour faire rendre le prix général par les « Dormeurs de Compiègne », ce qu'ils firent le 6 Juin 1718 avec 19 compagnies des villes environnantes. Et l'on se borne à ce seul terme pour avancer l'origine des dormeurs.

C'est tout simplement méconnaître qu'à cette époque les villes de France étaient symbolisées par un sobriquet accolé à leurs habitants. Un habitant figurant ce sobriquet défilait avec chaque groupement ou chacune des compagnies participant à un cortège ou à une parade sans qu'il soit besoin de pancarte ou de banderole, de même que les hôtels où ils étaient logés arboraient une enseigne parlante comme « Le Mouton Blanc », « Le Chat qui tourne » ou « La Corne de Cerf » pour se repérer dans la ville. Ce jour-là, ce furent « Les Singes » de Chauny qui remportèrent le prix. « Les Canonniers » de Saint-Quentin, « Les Friants » de Noyon, « Les Cochons » de Crépy, « Les Nul ne s'y Frotte » de Château-Thierry, « Les Chats » de Meaux, « Les Mangeurs de Dagourmiaux » de Coulommiers, avec les « Nomeneurs » de Montdidier surent se distinguer.

« Les Dormeurs » de Compiègne gagnèrent ce jour-là pour 200 livres d'écuelles, bassins, cuillères, fourchettes, le tout en argent.

Ces désignations, nous les avons retrouvés avec bien d'autres, onze ans plus tard, en 1729, avec Messieurs les Chevaliers de l'Arquebuse. Tous ces sobriquets sont donc d'origine bien plus ancienne, nés d'un événement ou d'un fait devenu légendaire transmis par la tradition orale populaire. Alors, Compiègne ?

Il semble convenable de rechercher un événement de nature à marquer l'esprit d'une population dans des circonstances bien caractérisées et Compiègne n'en manque pas. La fin

du règne de Charles VI et le début de celui de Charles VII sont de celles-là, écoutons ce que rapporte L.A. Benaut.

En 1423, tandis que la garnison de Compiègne travaillait à la démolition du château du Meux, les troupes royales qui tenaient La Fère et Nesles surprirent « Compiègne endormi ». Ils pillèrent la ville. Lancelot de Francières, capitaine, plusieurs autres officiers et notables furent faits prisonniers et ne purent rentrer qu'après fortes rançons. Et l'auteur termine : C'est peut-être depuis que les Compiègnais ont été surnommés par les villes voisines les « dormeurs ».

Cependant, il convient de rapporter aussi certaines circonstances relevées après 1580 à l'époque de la Ligue. On voit alors le cleric du guet et le tambour réunir les hommes pour monter la garde aux remparts. Les braves bourgeois n'inspirent qu'une confiance médiocre et le capitaine de la ville connaît leur négligence.

Claude Picart en convient : on dormait trop à Compiègne au lieu de faire le guet et c'est miracle que la ville n'ait pas été prise. Si elle a échappé trois fois, « c'est par la grâce de Dieu, la révérence des saintes reliques, singulièrement du Saint Suaire ».

Aussi bien, nous vous laissons le choix de vous faire une opinion sur les « Dormeurs de Compiègne », mais que cela ne vous empêche pas de dormir. »

(Relevé dans un journal des 1^{er} et 2 Août 1981 ayant pour titre « Clins d'œil d'été sur l'histoire de Compiègne » et signé R.O. (Raymond Oheix)

(9) L'ORGUE À VAPEUR.

On rapporte qu'en 757, Constantin Copronyme, empereur d'Orient, offrit à Pépin le Bref, un orgue fonctionnant à la vapeur. Il fut déposé à Compiègne. Où ? Pas dans l'abbaye Saint-Corneille, puisqu'elle n'était pas encore construite. Peut-être dans la chapelle palatine, dont on cherche encore l'emplacement. Une femme, l'entendant pour la première fois, fut si surprise qu'elle en mourut. Par la suite, l'orgue aurait été transporté dans l'Eglise Saint-Jacques, mais, aucun document relatant ce transfert n'aurait été découvert.

Le Chanoine Delvigne nous signale dans son descriptif de l'Eglise Saint-Jacques (1941 - P.69) qu' « Une inscription latine, sur parchemin, placée au-dessus du clavier et relatant l'importante transformation de 1768, dit que « d'après l'opinion des anciens, l'orgue renferme des fragments du premier orgue apporté en France, à Compiègne, en 757, à Pépin le Bref, par

les envoyés de l'empereur d'Orient, Constantin Copronyme... »

(10) LA FEMME AUX CHIENS.

Il y a plusieurs années, il n'était pas rare de voir stationner rue des Pommerelles, à Compiègne, une espèce de chariot difforme, à quatre roues pas trop rondes, recouvert d'une bâche faite de plusieurs morceaux. Quand on passait un peu trop près de ce véhicule, une véritable meute vous avertissait qu'il ne fallait pas trop s'approcher et une voie de femme d'un certain âge, sortant de cet attelage, essayait de calmer ces bêtes. Les chiens étaient bien nourris, et cette femme aussi, par la charité des voisins. Le chariot, s'était sa caravane, son « mobil home ». A l'intérieur ce n'était qu'un lit qui servait aux bêtes et à cette femme. Avait-elle un nom et un prénom ? c'était la femme aux chiens. On dit qu'elle passait l'hiver dans le midi de la France. Elle tirait son chariot aidée par ses chiens. Mais, ce que je ne vous ai pas dit, c'est qu'elle avait une jambe de bois, et, paraît-il, elle y cachait son magot. Si bien qu'un jour, ou une nuit, un malandrin voulut s'en emparer, mais les chiens étaient là. Il n'a pas dû s'éterniser devant le chariot... (F.D. 22.12.2000)

(11) LA « TUERIE »

Sur le plan de Chandellier de 1734, apparaît à droite du Pont Saint-Louis, en regardant le plan, « La Tuerie », autrement dit, l'abattoir. Non loin de là, étaient les tanneurs, près de la poterne du même nom, et plus proche de nous, la rue de l'Abattoir, aujourd'hui nommée la rue James de Rothschild (Maire de Compiègne). Jusque vers les années 1970, les abattoirs de Compiègne étaient rue du Port à Bateaux où sont aujourd'hui les bâtiments de l'U.T.C.

Certaines personnes situent cette « Tuerie » sur le pont Saint-Louis, ce dernier n'ayant plus d'utilité, un pont ayant été construit en 1732/33. Quand nous sommes sur le Quai Fleurant Agricola, face à ce Pont Saint-Louis, deux pierres, comme des gargouilles sortent de la construction. A quoi servaient-elles ? « On » avance qu'elles étaient là pour rejeter le sang des victimes hors de la Tuerie, l'Oise venant sous les arches de ce pont encore visibles. Est-ce une légende ?

(12) LE SAINT SUAIRE

Le Saint Suaire disparut vers 1792. Il était à l'abbaye Saint-Corneille, dans une châsse décoré de pierreries. Les métaux précieux et les pierreries furent récupérés au profit de la Nation.(Delvigne P. 114)

Dans l'Eglise Saint-Jacques existe encore aujourd'hui la relique du « Voile de la Vierge ». Ce voile, constitué d'une toile « façon de toile de lin » recouvrait la tête et les épaules de la Vierge Marie lors de la Crucifixion du Christ. Des gouttes de sang tombèrent dessus.

L'inventaire de l'Abbaye Saint-Corneille de 1666 indique « des taches anciennes jaunâtres ». Il y a quelques années, une femme aurait eu l'idée (?) de laver ce voile. Qu'en est-il aujourd'hui ?

(13) MIRACLE EN LA VILLE :

Les Compiègnois portaient une forte dévotion à la Vierge Marie, la faisant même Patronne de la Ville.

Une statue étaient particulièrement adorée. Les fidèles en venaient baiser les pieds et les mains de bois. Ces pieds et ces mains étaient si usés qu'ils furent changés par d'autres en argent.

Le 12 Juin 1666, un miracle se produisit. Des enfants priaient devant cette statue, lui demandant de soulager leur détresse, quand elle s'anima et se pencha pour mieux les entendre. (« L'Eglise Saint-Jacques de Compiègne » Delvigne P. 94)

EN FORET

(14) PHILIPPE-AUGUSTE ET LE DEMON :

« Un jour, le jeune fils de Louis VII, qui devait être Philippe Auguste, s'égara à la poursuite d'un sanglier, et ce sanglier n'était autre que le démon, car, dit un légendaire, il riait aux éclats des efforts du prince pour l'atteindre. Tout à coup, le sanglier disparut, et le prince s'aperçut qu'il était dans une partie inconnue de la forêt. La nuit tombait. C'était l'heure où les fantômes allaient s'emparer de la forêt et entrelacer leurs rondes magiques dans les chemins ténébreux. Le Prince se recommanda à Notre Dame et à monseigneur Saint Denis, patron des Français. Alors surgit tout à coup devant lui un homme noir, de taille gigantesque,

qui prit son cheval par la bride et l'accompagna, sans mot dire, jusqu'à la porte du château, où il se perdit dans la nuit. Il est probable que ce génie secourable était tout simplement un charbonnier de la forêt. Le prince n'en n'eut pas moins l'esprit frappé que Louis VII, pour obtenir sa guérison, dut le conduire au tombeau de saint Thomas de Cantorbéry. »
(Lefèvre Saint-Ogan p.258)

(15) JEHAN D'AVESNE ET LE DRAGON :

« Jehan du Quesne, écrivain du XV^e Siècle, raconte que Jehan d'Avesne, dit le chevalier aux armes vermeilles, y tua un dragon sous le règne de Lothaire : « Passa par Compiègne pour aller à Paris, il entra dans une grande forest : là rencontra ung messagier qui acouroit le grant chemin moult effrae. Sy lui cria qu'il s'arrestast ; mais le messagier dit qu'il n'oseroit : car ung grand et horrible serpent le chassoit pour dévorer ; le messagier n'eut pas fine ces parolles quant Jehan vey le serpent approuchier gueulle bace, de laquelle ysoit grant fumée, sy affuta Jehan sa lance et a coïte d'esperon alla vers le serpent pour le rencontrer quy contre luy leva les oreilles, estendit le col et rafragna sa hure. Jehan se saigna et soy confiant en Dieu fery le serpent si durement qu'il le trespercha tout oultre et entra sa lance plus d'un grant pie en terre, dont la cruelle beste en mourant à grant detresse debattoit ses ordres entrailles, frétilloit la queue, gectoit venin, souffoit de paine, et sesprovoit au tressaillir, cuidant eschaper : ce dont Dieu le garda : ainsi lui convint esprendre son sang tellement que mort s'en ensieuvy ». (Lefèvre Saint-Ogan - p.257)

« Passant par Compiègne, pour aller à Paris, Jehan d'Avesne, entra dans une grande forêt. Là, il rencontra un messenger qui courrait le grand chemin, très effrayé. Il lui cria de s'arrêter, mais le messenger dit qu'il ne pouvait, car un grand et horrible serpent le chassait pour le dévorer. Le messenger n'eut pas fini ces paroles que Jehan vit le serpent s'approcher, la gueule basse, de laquelle sortait une grande fumée. Aussitôt, à grands coups d'éperons, la lance en main, Jehan va vers le serpent pour le rencontrer. Celui-ci dressa ses oreilles, étendit son cou, renfrogna sa hure. Jehan se signa et se confia à Dieu. Il ferra le serpent si durement qu'il le transperça de part en part et entra sa lance plus d'un pied en terre.

La cruelle bête, mourant en grande détresse, ses entrailles sortant, frétilant de la queue, jetant son venin, soufflant de peine et « sesprovoit au tressaillir cuidant eschaper. » ce dont Dieu le garda. Ainsi, son sang se répandit tellement qu'il en mourut »
(traduction F. Ducarme – 5 Juin 1999)

Ce dragon est appelé la Guivre à Compiègne. Dans différentes fêtes Jeanne d'Arc du début du siècle, la Guivre était représentée par un monstre aux pattes énormes, griffues, une gueule crachant le feu, portée par plusieurs hommes.(F.D.) (lire « La Guivre de la Forêt de Compiègne »)

Sur la route de la Michelette, après le Carrefour du Puits du Roy, se trouve un carrefour nommé : Carrefour du Dragon. (F. Ducarme)

(16) « LA GUIVRE DE LA FORET DE COMPIEGNE

« La « Guivre » était un animal fabuleux qui figurait parmi les réjouissances populaires de Compiègne.

C'était un animal à tête difforme dotée de crocq, une espèce de dragon avec une longue queue de saurien et des sortes d'écailles sur le dos. On en trouve comme cela plusieurs représentations en France : la Grand Goule à Poitiers et la célèbre Tarasque à Tarascon.

Son nom de « Guivre » ou « Guilvre » s'apparente à celui de cette « Vouivre » illustrée par Marcel Aymé, mi femme mi serpent dans d'autres régions de France.

Plusieurs hommes manœuvraient de l'intérieur une carapace que l'on promenait au cours des festivités populaires et réjouissaient beaucoup nos aïeux. En effet, elle participait directement à la liesse populaire, elle se mêlait à la foule, poursuivie par les taquineries des gamins... des gamin et des plus grands. Allez donc vous amuser à cela aujourd'hui, vous verriez la mine renfrognée et rébarbative de certains accompagnateurs des défilés du 1^{er} Mai qui se prennent plutôt pour des ordonnateurs de pompes funèbres !

A Compiègne, on retrouve la Guivre dans ses dernières sorties lors des fêtes de Jeanne d'Arc du début du siècle, illustrées par les cartes postales anciennes. Dans les dernières années de son existence, sa promenade s'achevait au terrain des fêtes. C'est là qu'une célèbre figure compiégnaise d'alors, un certain capitaine Boré, se portait courageusement face à la Guivre pour l'estoquer d'un magistral coup d'épée.

L'origine de la Guivre de la Forêt de Compiègne remonte loin dans les esprits du moyen âge.

Certains veulent en trouver la source dans un conte de Jehan de Quesne qui narre le combat de Jehan d'Avesnes. Celui-ci, nous dit-on, « transperce tout outre » un énorme serpent de la forêt qui prendra alors l'aspect d'un méchant dragon.

Ce récit apparaît trop littéraire pour avoir été adopté par le bon peuple.

Selon d'autres documents, l'origine en remonterait au 13^{ème} siècle. A cette époque, on rapporte qu'un animal particulièrement vorace et dangereux dévastait les alentours de Compiègne. Il s'agissait d'un énorme sanglier, à ce que l'on disait, au boutoir nanti de deux paires de crocs. Cet animal aurait été finalement abattu par les chasseurs et les louvetiers.

Ce fait a été exceptionnellement important parmi les paysans et le peuple de Compiègne. Il a fait l'objet d'un « procès verbal » dressé par un moine de Saint-Corneille spécialement délégué à cet effet. Ce procès verbal a figuré aux archives locales.

Cette circonstance a nécessairement marqué l'esprit de la population compiégnaise d'alors.

L'imagination populaire a fait le reste. »

R. OHEIX

(17) LE LYCANTHROPE :

« L'histoire du lycanthrope est plus voisine de nous. Elle date du règne de Charles IX. On trouva un jour dans la forêt un être bizarre, à la figure d'homme, mais velu comme un loup et qui courait devant les chasseurs, tantôt à quatre pattes et tantôt sur deux jambes. On se saisit de lui, et on l'emmena au château où il fut rasé par ordre du roi, exorcisé, catéchisé et baptisé. Etait-ce un enfant des hommes abandonné dans la forêt, allaité par une louve, lui aussi, et qui avait appris à hurler avec les loups ? Il serait intéressant de savoir la fin de son histoire, et il eût bien fait, puisqu'on lui a donné de l'éducation, de nous laisser un petit bout de sa philosophie. C'aurait été un précieux document pour la psychologie contemporaine ». (Lefèvre Saint-Ogan -P.258-259)

(18) SAINT MARCOULE ET LE LIEVRE :

« Childebert chassait un jour dans la forêt de Cuise (*Forêt de Compiègne*) avec sa femme, la reine Ultrogade : saint Marcoul, apercevant le cortège royal, alla au-devant de lui, voulant implorer la charité du roi pour l'église de Nanteuil. Tout à coup, le lièvre qu'on poursuivait vient se réfugier entre les pieds du saint, qui le prend dans ses bras et le caresse (...)

Insolent comme les valets des grands quand ils parlent aux humbles, un piqueur interpelle saint Marcoul : « Misérable clerc, comment oses-tu troubler la chasse du roi ? Rends-moi ce lièvre, ou ma main va châtier ton audace !... »

Le saint dépose à terre le lièvre ; mais les chiens restent immobiles ; le piqueur veut courir ; ses jambes s'embarrassent dans les broussailles ; il tombe ; ses entrailles s'ouvrent ; il va mourir. Mais le roi implore le saint, qui rend la vie au coupable. (Lefèvre Saint-Ogan - p.270)

(19) SAINT-CORNEILLE AUX BOIS : LE CHEVAL :

Il y a quelques années, l'O.N.F. fit creuser, derrière le poste forestier, une fosse pour enterrer une cuve à fuel. Lors du creusement, une grosse pierre calcaire apparut, une pierre presque carrée et trouée. En continuant à creuser, ce fut le squelette d'un grand cheval qui apparut. La pierre est encore visible près du sentier montant aux Beaux-Monts (appelé, je crois, Marie-Jeanne-deux-liars)..

(Propos recueillis auprès du garde forestier de Saint-Corneille aux Bois il y a quelques années par François Ducarme)(8.9.98)

(20) LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE

« Il y a sous les futaies, à trois kilomètres de la ville, entre les routes de Royallieu, de Bretagne et de la Gouvernante, une excavation nommée la *Fosse Dupuis*, signalée comme un lieu d'apparitions nocturnes. Elle consiste en un espace ovale dont le grand diamètre compte soixante mètres dans la direction du nord-est au sud-ouest, et dont le petit diamètre en mesure trente-quatre. Le fond, inégal, n'a que vingt mètres sur huit.

Le nom est celui d'un garde qui fut assassiné et enterré sur place.

Un autre emplacement, surnommé la *Table ronde*, existe dans le triage des Rossignols au point de rencontre des routes du Crucifix, des Amazones, des Dames et de la Forte-Haie ; c'est une fosse peu profonde, dessinant un cercle irrégulier, repeuplé aujourd'hui, mais vide autrefois, et contenant deux petits tertres sur lesquels venaient s'asseoir, selon d'antiques souvenirs, les *juges des esprits*. On lui donne trois cent soixante mètres de circonférence.

La dénomination de la Table ronde reporte les souvenirs aux temps héroïques et au poème de l'Arioste, qui plaçait précisément le siège de ses chevaliers dans la forêt de Compiègne ; mais selon toute apparence, c'est le poème qui a suggéré l'application du nom à un canton de la forêt. »

(Notice Archéologique sur le département de l'Oise – L. Graves (1856) P.50)

« L'Arioste recueillant chez nos vieux romanciers les fantastiques merveilles de la forêt de Compiègne, en avait fait le lieu de réunion des chevaliers de la Table Ronde. Est-ce en souvenir de son poème qu'un carrefour de la forêt s'appelle la Table Ronde, à la jonction des routes du Crucifix, des Amazones, des Dames et de la Forte Haie ! Les juges des esprits venaient y siéger, disait-on, sur deux petits tertres, au fond d'une fosse ronde et profonde. »
(Lefèvre Saint-Ogan p.257/258)

(voir Carrefours de la Petite Patte d'Oie et du Moulin)(F.D.)(22.7.98)

(21) LA DAME BLANCHE

Près du carrefour de l'Ermitte et de la Source de la Michelette, au pied des Grands Monts, des personnes prétendent avoir vu une femme tout de blanc vêtue.

Il y a quelques années, les jeunes gens s'y rendaient vers minuit et y restaient un bon moment dans l'espoir d'apercevoir cette Dame Blanche. L'ont-ils vue ? Ils ont, sans aucun

doute, ressenti certaine sensation, voire frayer, dans la nuit noire, sous ces grands arbres que le moindre vent fait gémir les branches. (François Ducarme)(9.9.98)

Une autre apparition de Dame Blanche : Une jeune femme, court vêtue de blanc, fait du stop au bas de la Michelette. Un automobiliste la prenant, fut surpris, voire effrayé, l'entendant hurler, et s'enfuyant à travers la forêt, étant presque arrivé en haut de la côte.

Certains soirs de pleine lune, l'on entendrait, toujours dans ce secteur, le galop de chevaux. (F.D. 28.1.99)

(22) L'ALLEE DES BEAUX-MONTS :

C'est Napoléon 1^{er} qui a fait percer l'Allée des Beaux-Monts pour rappeler à son épouse Marie-Louise d'Autriche le château de son enfance, celui de Schönbrunn. Ce travail aurait été fait en une nuit (FD.1.10.98).

(23) O.V.N.I. en forêt (?)

Il y a quelques années, je me promenais, un matin, en forêt près d'un carrefour, pas très loin de Vaudrampont, en direction de la route de Crépy. Je regardais le sol pour essayer de voir quelques trace de bêtes. Relevant la tête, que ne fut pas ma surprise : une énorme masse marron, oblongue, passait sur le chemin perpendiculaire devant moi, de gauche à droite, sans bruit. Reprenant mes esprits, je m'interrogeais : la route de Crépy n'est pas loin, mais un camion, ça fait du bruit !, je n'ai pas rêvé !

Continuant le chemin, j'arrivais au Carrefour où avait dû passer la « masse ». Je fouillais le sol pour trouver quelques traces, mais cette fois-ci, pas celles d'animaux. Rien ! L'herbe à ce carrefour, assez abondante, était bien droite. Pas de traces de roues. Pas de traces de brûlures (comme on en entend parler dans ces cas là). Avais-je été le témoin du passage d'un O.V.N.I. ? En tout cas, s'il n'était pas volant, il était rampant.

Racontant mon histoire, un auditeur me disait avoir entendu parler d'histoires comme celle-ci, dans ce coin de la forêt. Il me parlait de gaz s'enflammant.. (?). (F. Ducarme 31.10.98)

(24) SAINT-PIERRE EN CHASTRE

Sous le grand pavillon du XVII^e siècle, sourd une fontaine miraculeuse, longtemps réputée contre la stérilité (François Callais)

(25) LE CARREFOUR DE LA RUINE (près de Saint-Jean aux Bois) :

Près de ce carrefour, il y a un certain temps, on pouvait y voir les ruines d'une habitation. On dit que celle-ci appartenait à Gilles de Rais, Compagnon de Jeanne d'Arc, le « Barbe Bleue ». Les ruines furent fouillées ainsi que les alentours et l'on y découvrit plusieurs squelettes. (Raconté par Bizon, garde-forestier à Sainte-Périne, le 11 juillet 99)

(26) LE CARREFOUR DES SEPT MORTS : (sur la route de Vieux-Moulin)

Ce carrefour serait entouré de sept monts, dénaturés en « sept morts ». On dit aussi qu'un voyageur accompagné de son chien fut attaqué par sept brigands. Le chien les tua tous.

Autre origine, une voiture à cheval, transportant sept personnes, versa. Tous périrent dans cet accident. Il est vrai que ce carrefour est dans un virage.

(27) LA PIERRE TORNICHE

«Une autre pierre posée, de dimension colossale, existe encore à l'extrémité du mont Saint-Marc (d) sur les pentes dépendant de la commune de Trosly-Breuil, à la limite du territoire vers Compiègne. La nature de la roche permet de reconnaître que ce bloc a été détaché des carrières ouvertes sur le plateau de la colline. Il constitue une masse, ayant environ vingt-sept mètres de pourtour, sept mètres d'élévation, et près de cinq mètres d'épaisseur ; une fissure irrégulière, sans doute accidentelle, l'a divisé en deux fragments inégaux. Des titres du seizième siècle le désignent sous le nom de Pierre Torniche, dénomination remplacée aujourd'hui par celle de pierre qui tourne, d'une égale signification. » (L.Graves « Notice Archéologique sur le département de l'Oise » P.19-20 (1856))

Sous ce dolmen l'on découvrit, sous le second Empire, 18 squelettes avec un matériel d'outils en silex datant de 2 000 ans avant Jésus-Christ.

Cette pierre aurait la particularité de tourner sur elle-même pendant la nuit de Noël. (François Callais)

(28) LA CROIX DU SAINT SIGNE.

Sur l'ancienne route allant de Compiègne à Soissons, une chapelle avait été érigée à l'endroit où eut lieu la rencontre des moines de Sainte-Marie de Compiègne (aujourd'hui abbaye de Saint-Corneille) et une délégation venant d'Aix La Chapelle, amenant le Saint Suaire dans cette abbaye. La chapelle fut appelée La Croix du Saint-Signe. Cela se passait au IX^e Siècle.

Tous les ans, le mercredi suivant Pâques et à la Pentecôte, la relique était amenée en procession de Compiègne jusqu'à cette chapelle.

En 1609, arriva un drame. Deux religieux y furent assassinés par un nommé Oudin Véron. Celui-ci fut mis en présence des cadavres dont les blessures se mirent à saigner. Ce Véron était bien le coupable !

Il fut ramené dans la ville, jeté en prison et pendu sur la place du Change.

Aujourd'hui, la chapelle a disparu et le lieu est occupé par un poste forestier.

(29) BITRY

Le village de Bitry est au pied de buttes appelées Mont-Mégret et Mont-de-Justice, célèbres, selon la tradition locale, « par les réunions nocturnes de génies malfaisants qui, à certaines époques, se livrent à des danses infernales » (L.Graves « Notice Archéologique sur le département de l'Oise » p.18))

CLAIROIX :

(30) LE MONT GANELON :

Des traditions locales parlent d'apparitions qui s'y seraient faites. (Louis Graves - Notice Archéologique sur le département de l'Oise - p.112)

Ganelon, le traître qui prépara la surprise de Roncevaux, aurait été exécuté sur ce mont, d'où le nom. (Lefèvre Saint-Ogan P.328)

Il aurait été enfermé dans un tonneau sur lequel on enfonça des clous et l'on fit dévaler le tonneau (F.D.)

(31) LE MONT GANELON renfermerait des monceaux d'or cachés dans un puits.

« Deux enfants du village, Jean et Jeannette élevés ensemble, gardaient en commun les bestiaux, à Bienville. Le père de Jeannette fit un riche héritage et Jean, qui s'était habitué à se considérer comme son fiancé, fut durement repoussé.

- Quand tu auras les trésors du puits, dit le père, tu auras ma Jeannette. Mais c'est en vain que Jean fouilla les entrailles du Mont Ganelon, il ne trouva rien. Désespéré, il s'engagea. Un jour, dans une bataille, le capitaine Jean était environné d'ennemis. Il allait succomber. Jean vole à son secours et lui sauve la vie. - Que puis-je faire pour reconnaître ce service ? lui demanda son capitaine. Jean lui conta l'histoire de ses amours. Il fut doté et, de retour au pays, retrouva sa Jeannette fidèle et constante qui l'attendait. Sans avoir les trésors du Mont Ganelon, ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». (Lefèvre Saint-Ogan P.328)

(32) JAUX

Les Malins d'Jaux.

Jaux, près de Compiègne, avait pour spécialité la culture des oignons. Cette culture se faisait le long de la rivière. A chaque crue, les oignons étaient emportés par l'Oise. Un cultivateur, plus malin que les autres, eut l'idée d'entourer son champ d'oignons avec un grillage. A la première crue, le champ fut inondé, et les oignons...passèrent a travers les mailles du grillages.(FD 1.10.98)

(33) CHÈS NOYEUX D'SAINTS :

Dans un village du bord de l'Oise, les habitants firent un vœux et prièrent devant la statue de leur Saint Patron, dans l'église. Le vœu ne fut pas exaucé. Les habitants, de rage, empoignèrent la statue et tout en l'injuriant, la lancèrent à la rivière. A l'étonnement de ces gens, le Saint descendit paisiblement la rivière, sûrement arrosé de pierres, ne voulant pas couler. La statue du Saint était en bois. (FD 1.10.98).

Autre version par R. Oheix :

« Les aventures du Saint de Janville »

« Dans le bon temps d'autrefois, quand on ne bénéficiait pas d'une fontaine miraculeuse, on s'arrangeait, dans nos villages, pour avoir une statue de saint qui apportait ses bienfaits et protégeait les paroissiens.

A Janville, la tradition rapporte qu'il y avait là, depuis longtemps, une statue de Saint Gobin (non, non, il n'y a pas de faute d'orthographe ; aucun rapport avec le saint patron d'une grande usine voisine).

Ce Saint Gobin-là devait avoir bien des vertus, puisque sa statue était autrefois recouverte de feuilles d'argent. Les dévotions étaient si nombreuses que les fréquents attouchements des pèlerins finirent par enlever la couche d'argent, de sorte que le saint était tout désargenté. De là le dicton qu'on employa longtemps par ici : « désargenté comme le saint de Janville ». Si bien que les gens du lieu, mécontents de ce pauvre saint, résolurent de s'en défaire.

Un beau jour, ils le jetèrent à l'Oise.

Oui, mais voilà, la statue était en bois et elle remontait toujours. On lui jette des pierres, on l'enfonce avec des perches, rien à faire « plus on tapait, plus a s'r 'becquait » .(1)

Enfin, le courant l'emporta.

L'Oise n'était pas canalisée comme maintenant, pas d'écluses, pas de barrages. Elle franchit le pont de Clairoix sans trop de mal, mais elle vient buter sur une arche de l'ancien pont Saint-Louis à Compiègne. Pan ! Un coup de malchance. Que voulez-vous... un Pont à 9 arches que les chanoines de Saint-Corneille avaient construit pour mieux surveiller les passages. Quand on n'est qu'une pauvre statue encore toute estourbie des sévices supportés, faut bien viser pour éviter les obstacles !

Enfin, cahin-caha, elle s'échoue auprès de Jaux.

Des villageois la repêchent, la recueillent, et, comme ils trouvent notre statue toute trempée, en gros malins qu'ils étaient, voilà qu'ils la mettent à sécher dans le four banal.

La chaleur faisait craquer le bois de la statue, et les malins de Jaux de s'écrier « A grouille écouère, c'est qu'elle est point morte. » (2)

Et ils la portèrent en grande pompe en l'église de Jaux.

Or, il se trouvait que des villageois de par ici, malins comme on le sait, cultivaient, eux, la vigne sur les coteaux bien exposés du lieu. Oh ! c'était un plant qu'on appelait 'le gouët » et qui donnait un vin un peu suret sans doute, mais, on est des finauds à Jaux. Alors, mais vous ne le répétez pas, on ajoutait des baies de sureau à la vendanges pour obtenir un célèbre « petit bleu » qu'on allait vendre dans les tavernes de la marine au port à vins de Compiègne.

Qui donc s'avisa, parmi ces gens, de faire de cette nouvelle arrivante sauvée des eaux, la statue de Saint Vincent, patron des vignerons ? Allez donc savoir. Le brave curé du temps n'y vit pas malice. Il l'aspergea dévotement d'eau bénite et on ne manqua pas de la baptiser de vin nouveau comme le voulait le bon usage.

Cela était bel et bon, mais, après tout, telle n'était pas sa vocation à notre saint qui venait de Janville. Si bien qu'une année que où la vendange fut mauvaise, nos paysans le regardèrent d'un sale œil, commencèrent à lui adresser des jurons que nous ne répéterons pas ici, et, à leur tour, ils le rejetèrent à l'Oise.

Encore une fois, on l'accabla d'injures et de cailloux, et, encore une fois, l'effigie en bois « plus on tapait, plus a s'r 'becquait » contre les menaces des paysans.

Finalement, excédée de ce continuel martyre qu'on lui faisait subir, la malheureuse statue jugea plus sage de disparaître à tout jamais et nul ne sait ce qu'elle est devenue.

Même le calendrier des postes a oublié le pauvre saint de Janville. »

(1)« plus on tapait, plus elle se rebiffait ».

(2)« elle remue encore, c'est qu'elle n'est pas morte ».

(34) JONQUIERES

Près du hameau de Montplaisir, écart situé au nord de Jonquières, au lieu dit : *La Tombisoire*, existent des souterrains sonores, et une éminence en terre sablonneuse de forme ovale, qui est une tombelle ; elle a quinze mètres de diamètre, sur trois mètres de hauteur. Des fouilles faites en 1836, dans l'espoir d'y découvrir des trésors qu'on y supposait cachés, mirent au jour des cercueils en pierre (près de la ferme d'Aiguisy) ; l'un d'eux avait deux mètres de longueur ; l'autre un mètre 50 c. Ils étaient orientés de l'Est à l'Ouest, les couvercles étaient légèrement convexes ; cette forme doit faire supposer que ces sépultures étaient mérovingiennes ou de la fin de l'époque romaine. (E. Coët - P. 108)

LA CROIX SAINT-OUEN

LA CROIX SAINT-OUEN

(35) ORIGINE

Chassant, un jour, dans la forêt avec Ouen, son archi-chapelain, Dagobert 1^{er} (629-638), aperçut, gravée sur la terre, une croix dont la blancheur égalait celle de la neige. C'était là un miracle, et le seigneur Ouen demanda au roi l'autorisation de construire en ce lieu une basilique. Ce à quoi Dagobert consentit.

Une borne, appelée la Croix aux œufs, marque l'endroit précis où fut aperçue la croix miraculeuse. On y venait autrefois en pèlerinage le jour des Rogations, et le prieur du monastère donnait aux assistants, du pain et des œufs. De là son nom.

On invoquait saint Ouen contre la surdité et les maux d'oreilles. Les malades descendaient dans un caveau placé sous le chœur et, posant la tête dans une niche de pierre, ils adressaient leur prière au saint. Ce rapport entre les mots d'Ouen et d'ouïe était le seul fondement de cette naïve croyance. (Lefèvre Saint-Ogan)

En 1983, le calvaire de la Croix aux Œufs est chez le Maire, dans la ferme jouxtant l'Eglise. (F. Ducarme)

D'après Lambert de Ballyhier (1842), Dagobert aperçut dans les airs une croix d'une blancheur éblouissante. Il donna l'ordre de construire au lieu même de cette apparition, une église sous le nom de Sainte-Croix. Il lui assigna des revenus en bois, en prés, en terres labourables.

D'après certaines gens, le miracle de Saint Ouen se serait passé à Compiègne, au lieu appelé aujourd'hui le Carrefour de la Croix Rouge (?).

ORROUY

La Pierre Marie-Colette est située à ORROUY, dans la vallée de l'Autonne, près du moulin et du chemin de la papeterie. Elle a quatre mètres de haut. La nuit elle se transportait à la rivière d'Autonne pour boire. (Louis Graves. Notice Archéologique sur le département de l'Oise - p.22)

PIERREFONDS

(37) : LE MONT BERNY

« Il y avait près de Berny, un long souterrain où jamais de mémoire d'homme personne n'avait pénétré. Un jour, une truie s'y égara. La fille qui la gardait eut plus peur encore du bâton de cormier de sa belle-mère que des ténèbres de la caverne, et elle s'y engagea à la suite de la bête fugitive. Tout à coup elle arrive dans une salle dont les parois ruisselaient de diamants et au milieu de laquelle se tenait un grand vieillard qui lui jeta un regard courroucé. La jeune fille s'enfuit et depuis cette aventure, elle prédisait l'avenir. On conserve aujourd'hui encore le souterrain des trésors enfuis sous le Mont-Berny, et les habitants du voisinage répètent le vieux dicton »

« Entre Vaux et Berny
Sont les trésors du roi Henry. »

(Lefèvre Saint-Ogan p.311)

(38) SAINT-JEAN AUX BOIS

Dans l'Abbaye étaient vénérées les reliques de Sainte Euphrosyne, ou Sainte Ifraise, vierge qui vécut 38 ans cachée dans un couvent d'hommes.

Sa tête guérissait, par contact, de nombreux fiévreux.

La croix de Sainte-Euphrosyne, croix en bois, près du carrefour de Saint-Jean sur le chemin des Meuniers, a été épargnée lors des tempêtes de 1984. Les arbres abattus par le vent, jonchaient le sol l'entourant. Miracle ? (François Ducarme)

(39) SAINTINES

« Saintines était un lieu de pèlerinage célèbre où y venaient les pèlerins de toutes les provinces de France et des royaumes étrangers.

Les Eaux d'une fontaine passaient pour guérir de l'épilepsie. L'affluence était surtout grande à la Saint-Jean. L'épileptique se plongeait le soir à trois reprises dans la fontaine, puis allait assister à la première messe qui se chantait à minuit. Les moeurs devenant moins simples, on finit par se scandaliser de voir garçons et filles se baigner ensemble et attendre de compagnie la messe de minuit, dans les auberges ou dans le cimetière. L'évêque de Senlis défendit les bains et fixa le temps de la première messe à deux heures du matin. Les marguilliers de l'église eurent recours à un miracle pour combattre ce règlement. A la Saint-Jean de l'année suivante, la grande porte de l'église s'ouvrit tout à coup à minuit et la foule des pèlerins se précipita vers l'autel en criant au prodige. Il fallut, pour apaiser la contestation entre la fabrique et l'évêque, que le curé de Verberie allouât à la fabrique une rente de quatre livres, à condition qu'on ne se baignerait plus ».

VERBERIE

(40) JEANNE HARVILIERS, SORCIÈRE.

« Sur la fin du règne de François 1^{er}, il y avait à Verberie une sorcière nommée Jeanne Harviliers, dont la réputation s'étendait dans tout le Valois et dans la Picardie. Sa mère l'avait vouée au diable à sa naissance, avec les formules et les cérémonies contenues dans les grimoires.. Elle était elle-même consommée dans l'art du maléfice et des sorts.

A l'âge de 12 ans, Jeannette fut présentée à un grand diable d'homme noir, « d'une taille avantageuse, dit l'Histoire du Valois, les bottes aux jambes et les éperons aux pieds comme un cavalier prêt à monter à cheval ». Il lui déclara que si elle voulait lui appartenir corps et âme, il lui accorderait la satisfaction de tous ses désirs. Elle y consentit, il lui dicta les formules de renoncement à Dieu et de considération à Satan ; puis, dans les fréquentes visites qu'il lui faisait, il lui enseigna toutes sortes de recettes. Les procédés usités pour jeter un sort sur les hommes et les animaux consistaient principalement en graisses « apprêtées de quatre couleurs », et dans des poudres d'odeurs diverses.

Cependant Jeanne fut demandée en mariage par un habitant du Laonnais, qui ignorait son métier ; elle consulta son diable, qui lui conseilla d'accepter. Après le mariage, d'ailleurs, les relations continuèrent entre le démon et la sorcière.

Les deux femmes furent convaincues d'avoir fait le métier de sorcière et d'empoisonneuse. On les accusait aussi d'avoir assisté aux sabbats, qui se tenaient au Pont de la Reine, sur le chemin de Compiègne, en compagnie des « chevaucheurs de ramons » (Cavaliers sur des balais F.D.). Jeanne raconta que les sabbats étaient présidés par le diable en personne qui siégeait sur un tréteau ayant à ses côtés sa mère et elle-même. Tantôt le démon était sous la forme d'un bouc, tantôt sous la forme d'un barbet ou sous le déguisement d'un cavalier tout de noir habillé. Il adressait un discours à l'assemblée, puis chacun le consultait ; mais auparavant il recevait les hommages des assistants qui, en signe de soumission, « lui baisaient le nombril ». Il distribuait ensuite les graisses et les poudres. La cérémonie se terminait par un repas « suivi de danses lascives et de débauches monstrueuses ».

La mère Harviliers fut condamnée à être brûlée vive, sur la place de Senlis. Jeanne, en considération de ses aveux, n'eut à subir que la peine du fouet.

Cette leçon ne profita pas à la sorcière, qui continua à fréquenter le sabbat et à exercer ses maléfices dont le plus usité consistait à placer une certaine poudre sur le chemin de quelqu'un pour le faire mourir, au milieu d'atroces douleurs.

Jeanne Harviliers finit par recevoir son châtement. Elle fut conduite dans un tombereau devant la porte de l'Eglise où, à genoux et un cierge de deux livres à la main, elle demanda pardon à Dieu, au roi et à la Justice. Puis le bourreau l'ayant revêtue d'une chemise soufrée, elle monta sur le bûcher et fut brûlée vive, le dernier jour d'avril de l'an 1578. » (Lefèvre Saint-Ogan p.318)

(41) LES PROCÈS DU MERCREDI DES CENDRES :

« Jadis, à Verberie, on faisait les procès, le jour du Mercredi des Cendres, aux maris trop faibles qui s'étaient laissés battre par leur femme, ou tatillons qui se mêlaient de détails de ménage incompatibles avec la dignité de leur sexe. On s'assemblait au nombre de trente ou quarante, et ces redresseurs de torts, ces vengeurs de l'orgueil marital se transportaient devant la demeure du délinquant, vêtus d'habits galonnés de papier doré, la tête couverte de bonnets extravagants.

Un mannequin en paille était alors monté sur une charrette et promené par les rues. Puis on s'arrêtait sur la place publique où le procès était instruit. Un tribunal se constituait avec les juges en robe et en bonnet carré. Il y avait un réquisitoire et un plaidoyer. Après quoi, l'accusé était condamné à être brûlé en effigie. » (Lefèvre Saint-Ogan p. 320)

(42) VEZ

« Le Baudelot Blanc »

« Si vous passez par la vallée de l'Autonne, arrêtez vous à Lieu Restauré, entre Fresnoy la Rivière et Vez.

En dépit de ce nom et pour sa grande rosace ajourée, je vous conseille de visiter ce dit lieu où s'effectuent de très intéressantes fouilles.

Là, vivaient les moines de Prémontré qui... mais ce n'est pas le moment de parler de cela.

Plutôt de la légende du baudelot blanc :

En ce temps là, je veux dire du temps des Prémontrés, nombre d'habitants de Vez affirment que, vers les minuits, sur un chemin au haut de la montagne de Vez, qui commence du côté de Lieu Restauré et qui finit à la Croix du Chemin de Longpré, apparaît un animal fabuleux et bizarre.

C'est un animal entièrement blanc et qui avait la forme d'un petit baudet – un baudelot blanc – vous disaient d'aucuns qui prétendaient l'avoir aperçu certaines nuits de pleine lune.

D'autres, mieux informés semble-t-il, assuraient que le baudelot blanc ne manifestait pas d'instinct féroce, mais il ne fallait surtout pas l'approcher. Pourtant, il pourrait ruer malicieusement contrez ceux qui voudraient le toucher. Et l'on ajoutait qu'il vous enverrait carrément en l'air si on recommençait. Oui, cela s'était vu !

C'est, du moins, ce que l'on racontait à la veillée.

Mais, vous savez bien, il est toujours des impies pour ne rien croire, et des esprits forts pour tout expliquer.

Ceux-ci vont même jusqu'à prétendre que, depuis la Révolution, on n'a plus rencontré de baudelot par là-haut.

Qu'est-il donc arrivé ?

Les impies rappellent qu'à Longpré, il était un couvent de nonnes. Et, s'osaient-ils pas assurer que, la nuit, les moines de Lieu Restauré allaient leur rendre visite par un chemin sur la montagne. Quand ils étaient surpris, ils se mettaient à quatre pattes pour se dissimuler. Leur manteau blanc leur donnait une forme d'animal bizarre dont le capuchon rabattu imitait la tête.

Le paysan se signait et s'éloignait, croyant avoir rencontré le diable.

Vous pensez bien que, lorsqu'ils venaient raconter ça à leur curé ou à un moine, celui-ci encourageait la superstition. Ca leur était bien utile.

Mais, ça, c'est la version des sceptiques.

Je pense que vous ne pensez pas ainsi... »

R. OHEIX

(43) VILLERS SUR COUDUN

« On voit dans le bois qui couvre la butte de Villers sur Coudun plusieurs rochers, dont quelques-uns sont disposés en trilithe, de manière à former grossièrement une porte, c'est ce qu'on nomme la Pierre-Leufroy, qui de tout temps a été remarquée par la population. La tradition locale prétend qu'à une époque reculée on passait sous cette porte naturelle en récitant certaines prières. » (L. Graves « Notice Archéologique sur le département de l'Oise » P.18 (1856))

A la fin du siècle dernier (XIX^e siècle) une femme passait les nuits sous la pierre Lenfroy (ou Goutte-Goutte, l'une des deux) et venait mendier dans Villers sur Coudun dans la journée. F.D.)

WARNAVILLERS :

(44) LA GRANGE DU DIABLE.

La moisson promettant d'être importante, le cultivateur de la ferme de Warnavillers voulait faire construire une immense grange. Le temps pressait, la moisson devant être faite très prochainement. Le diable lui apparut : - Je construis la grange qu'il te faut, avant le chant du coq si tu me donnes ton âme, lui dit-il.

- D'accord, conclut le cultivateur, si la grange est finie au chant du coq, je te donne mon âme.

Toute la nuit une multitude d'êtres bizarres s'affairèrent à la construction.

Au petit matin, avant le lever du soleil, l'agriculteur, n'y tenant plus, alluma une lampe et se dirigea vers la grange. Il passa près du poulailler, réveillant le coq qui se mit à chanter.

La grange était là, magnifique, presque finie. Une seule pierre manquait en haut du pignon.

Le diable n'avait donc pas rempli son contrat, puisqu'il manquait une pierre...

L'agriculteur eut sa grange et garda son âme.

Aujourd'hui, l'on voit encore l'emplacement de cette pierre au haut du pignon de cette immense grange dîmière. (François Ducarme)

(45) DICTONS

Ches gins d'Gouviu (Gouvieux) ont la gamelle ouverte avant les yux (yeux)

A Saint-Sauveur, il y a autant d'putains que d'voleurs

A Montigny Lengrin (Aisne) Il y a autant de maisons que de bottes de foin ou autant que de putains

Ches gins d'Baillul (Bailleul le Soc) ont vidé l'mare pour attraper l'lune

Les Sautriaux de Verberie

Les Dormeurs de Compiègne

Les Noyeux d'Saints (Habitants de Jaux)

Les Malins d' Jaux

Quand les Capucins (la fête foraine) partiront, les beaux jours arriveront

Les habitants de La Croix Saint-Ouen sont surnommés « chez aouess' ». Leur accent leur faisait dire : « A ouess' que tu vas ? »

Les gens de Béthisy (peut-être Saint-Pierre et Saint-Martin) ont aussi un accent particulier qui leur fait dire : Béth'zi.

Les gens de Moyvillers : les Boyaux Rouges

A Mercières, il n'y a pas d'poussière : la plaine de Mercières étant souvent inondée, il n'y avait, donc, pas de poussière.

oooOOOooo

les gens de Bernand sur
les Plaqueuse de Julie
@EIN
23.01.2015

Avez-vous croisé la bête blanche ?

ES CAMPAGNES PICARDES traitent-elles été le terrain de favori d'une mystérieuse créature, baptisée la bête blanche de Picardie ? Cette croyance, à la fin du XIX^e siècle a en tous traversé quelques décennies et anciens racontent encore l'étrange aventure qui serait arrivée à un paysan picard il y a bien longtemps. C'est un certain Emilien Guilbert qui a consigné ce récit par écrit en 1880. À travers les transmissions, certains détails peuvent changer mais la trame générale demeure la même.

un clin d'œil, la créature disparu au bout du village

La scène se déroule un soir d'été, un paysan revient de la ville par un clair de lune. En passant près d'un champ de luzerne, il entend un bruit semblable à celui qu'aurait fait un chien traversant le champ. Il aperçoit une forme blanche, mais ne reçoit aucune réponse quand il poursuit sa route. Quelques instants plus tard, le même bruit se fait entendre à nouveau, tantôt à droite, tantôt à gauche et le paysan



La mystérieuse bête blanche de Picardie aurait eu l'aspect d'un loup avant de se transformer en homme, selon la légende rapportée à la fin du XIX^e siècle. (DR.)

ne sait plus que penser. C'est alors que surgit une grande bête blanche, qui passe entre ses jambes et se met à tourner très rapidement autour de

lui, sans pour autant stopper sa marche. L'homme essaye de frapper l'animal avec son bâton, mais il ne parvient pas à le toucher et la créature

continue son inquiétante sarabande autour de lui. Cet étrange ballet se poursuit ainsi jusqu'à l'entrée du village où la bête blanche se serait subitement transformée en homme.

Le paysan ne serait pas parvenu à identifier l'homme ainsi apparu puisqu'en un clin d'œil, il avait disparu à l'autre bout du village. Si à l'époque le récit eut un certain retentissement et effraya dans les villages picards, il semble aujourd'hui tout droit sorti d'un recueil d'histoires fantastiques. On y reconnaît le fameux mythe du loup-garou ou lycanthropie, soit la transformation d'un homme en une sorte de loup, un thème que l'on retrouve dans plusieurs histoires du folklore français et européen.

À noter que la lycanthropie clinique existe, il s'agit d'une maladie psychiatrique dans laquelle le patient se croit transformé en loup ou, par extension, en tout autre type d'animal. Pour le reste, personne n'a signalé de bête blanche de Picardie depuis de nombreuses années.

HERVÉ SÉNAMAUD

Le retable et le lavoir, les grenouilles et les impies

«Ici on blanchit le linge et on salit le monde». «Là on rachète ses fautes et on blanchit son âme». Samedi 18 et dimanche 19 septembre, l'association «Chelles d'Hier à Aujourd'hui» et la municipalité vous proposent de découvrir deux espaces de vie et de sociabilité aux antipodes l'un de l'autre : le lavoir, «bureau des mauvaises langues», et l'église, «hôtel des repentances».

Dans le premier, vous découvrirez l'univers sexiste et cru des lavandières. Interdits aux hommes, ces lieux de rencontre et d'échanges jouissaient à l'époque d'une très mauvaise réputation, comme en témoignent les très nombreuses inscriptions retrouvées sur leurs murs : «Moulin à paroles», «Hôtel des bavardages», «Club des médisances», etc. Bruno Le Besne et les membres de l'association évoqueront l'histoire des lavoirs de la région au travers de différentes expositions (aquarelles, archives, objets utilisés par les lavandières, etc.), mais également les différentes légendes et anecdotes qui courent encore aujourd'hui sur ces lieux «malfamés». Samedi 18 septembre : permanences au lavoir, rue du bois, de 10h à 12h et de 14h à 18h. Dimanche 19 septembre : permanences aux mêmes heures et visite guidée à 15h.



«Le bavardage au lavoir», fragment du Caquet des femmes (XVII^{ème} siècle)

Dans le second, vous découvrirez l'art roman dans toute sa splendeur : l'abside et les piles nord de la nef datant de 1140 et le clocher du XII^{ème} siècle. Les fenêtres de l'abside sont à deux rentrants, garnies des deux côtés de deux colonnettes. Les chapiteaux sont décorés de feuilles d'acanthé et de têtes monstrueuses. Les autres parties de l'église Saint-Martin sont datées du XVI^{ème} siècle, sous le règne de François 1^{er} : vitraux, voûtes d'ogives, la façade, etc. A voir, un magnifique retable, bleu et or. Date de fabrication indéterminée. L'église sera ouverte aux

Contes et légendes de l'Oise

La Dame blanche erre encore dans la forêt de Compiègne



Ombre médiévale devenue légende urbaine, la Dame blanche des années 1960 et l'insaisissable auto-stoppeuse est résolument entrée dans le folklore.

DESTIN TRAGIQUE, fin violente. Silhouette évanescence et mélancolique errant inlassablement sur les lieux de sa mort. La légende de la Dame blanche, dont les variantes sont aussi nombreuses que les secteurs géographiques où elle est ancrée, traverse l'Europe et l'Amérique du nord depuis le Moyen-Âge. Compiègne a la sienne aussi.

Terreau fertile, écrin idéal : son massif forestier qui est le plus grand de Picardie et le troisième de France. Comme partout ailleurs, la légende de la Dame blanche compiégnaise est adossée à une légende médiévale qui s'est étoffée au fil du temps. Une évolution récente lui a donné le visage d'une auto-stoppeuse fantôme.

Elle a le regard qui tue

La lointaine Dame blanche, d'ascendance noble, aurait vécu dans le château de Beaumont-sur-Oise (Val-d'Oise) ou dans celui de Pierrefonds.

Elle aurait été emmurée vivante par son mari jaloux. C'est elle qui erra sur les routes de l'Oise pendant des siècles.

Jusqu'à ce que l'avènement de l'automobile ne lui offre son visage contemporain : celui de l'auto-stoppeuse que l'on connaît aujourd'hui. C'est la Dame blanche devenue lé-

gende urbaine. Depuis les années 1960, la Dame blanche de Compiègne est l'épouse d'un automobiliste qui se serait tué sur la D 332, le long de la forêt. On situe parfois l'accident entre Compiègne et Gilocourt, sans plus de précisions. Parfois devant les ruines de l'abbaye de Champlieu. L'épouse a survécu à l'accident, mais

est morte peu après. Depuis, elle erre sur la route, dans la nuit noire. Elle attend au stop. Elle ne dit rien, drapée de sa robe blanche, les cheveux dénoués.

« Attention le virage ! » A l'encontre où l'accident fatal s'est produit elle crie. Et s'évapore. L'on présume même que si l'automobiliste refuse de la prendre en stop, la Dame blanche a le regard qui tue : quelques secondes plus tard, le conducteur sera victime d'un accident à tour.

« La Dame blanche est entrée dans le folklore. Elle est toujours vivante », souligne Philippe Barrier, historien du Valois. Les gamins en parlent ont peur en passant par là. C'est l'ont rencontrée ! » Exemple de témoignage posté en janvier 2011 sur le site rip-paranormal.com : « Je ne l'ai jamais vue, mais j'ai des amis qui l'ont prise en voiture ». Vrai !

ÉLISABETH GA

Tuée sur une route de l'Illinois, son ancêtre américaine s'appelait Mary

L'ancêtre des auto-stoppeuses fantômes contemporaines s'appelait Mary. Née dans les années 1930 aux États-Unis, la légende de Resurrection Mary relate l'histoire d'une jeune femme que plusieurs automobilistes auraient prise en stop près de Chicago (Illinois). Sur la route reliant la salle de bal du village au cimetière de Resurrection, la jeune femme vêtue d'une robe blanche demandait à descendre à hauteur du cimetière et se volatilisait. L'histoire raconte qu'il s'agissait du fantôme d'une jeune femme tuée par un automobiliste le long de cette route quelques années plus tôt... en sortant du bal. Enterrée avec sa robe du soir dans le cimetière de Resurrection, elle en sortait régulièrement pour s'offrir une promenade nocturne. En souvenir de son dernier bal.

La vraie vraie légende des cochons de Crépy

Tout le monde a son avis sur la vraie légende des cochons de Crépy. Voici donc ci-dessous, la vraie vraie légende des cochons de la ville de M. Praddaude. La preuve, *Oise Hebdo* y était.

Au XVII^{ème} siècle, les cochons de Crépy firent échouer le siège de la ville par Henri IV. Les soldats du Roi de France et de Navarre tentaient vainement d'investir la cité du Valois depuis plus d'une semaine. Sans succès. Mais, une nuit, à la faveur de la lassitude des guetteurs crépynois, les soldats réussissent à pénétrer dans l'enceinte par la porte nord.

Mais l'intrusion des hommes en armes fait couiner des cochons parqués à proximité. C'est l'alerte porcine! Les Crépynois surgissent et repoussent les envahisseurs qui sinon auraient pillé la ville récalcitrante. Il s'agit donc d'un «remake» local des oies du Capitole qui sauvèrent Rome des envahisseurs gaulois en caquetant comme des... «cochons de Crépy»..

Autrefois, les Crépynois avaient déjà rendu hommage aux cochons en renommant, à la suite du siège, la porte d'enceinte nord, porte des pourceaux. Et le cochon ferait partie des anciennes armoiries de la ville.